

LE JOUR, 1944
12 septembre 1944

DEMOCRATIE ET MONARCHIE

Un demi-siècle exactement après la mort du comte de Paris, l'idée monarchique conserve dans l'univers toute sa substance sinon toute sa vigueur. (Pour la France, l'actuel comte de Paris, qui est l'arrière-petit cousin de l'autre, maintient le principe et la tradition).

De son côté, après de terribles épreuves, la démocratie s'est partout consolidée. En face des dictateurs elle a pris une allure libératrice. Dans les pays de haute civilisation elle n'est plus « l'ennemi du roi ». Elle est l'ennemie irréductible de la tyrannie. Dans certains climats elle se reconnaît parfaitement compatible avec le roi. Ainsi, politiquement l'homme s'assagit. Il va davantage au fond des choses. Plus raisonnable, il ne confond plus la réalité avec l'apparence.

De nos jours, un roi, sauf des exceptions exotiques, n'a plus rien des autocrates. Il n'est plus, de droit divin, le représentant du bon plaisir ; il ne dispose plus de la personne de ses sujets. A côté d'un dictateur arrogant, il prend de plus en plus, on a pu le voir ces dernières années, la transparence d'une ombre.

Si pourtant les dictateurs n'ont pas toujours supprimé le roi, c'est qu'une force nationale survivait en ce dernier, la vertu d'une tradition embellie malgré tout par des souvenirs dorés et gracieux, ennoblie par sa stabilité, et maintenue par l'habitude des uns et des autres.

La monarchie, là où elle subsiste, paraît de plus en plus comme une institution non pas somptuaire mais *familiale*, destinée à donner à la nation son visage le plus représentatif, et à la famille (théoriquement au moins), à la famille, cellule première de la société, l'exemple du civisme et de la vertu. Tous les falbalas du monde peuvent accompagner aimablement l'accomplissement des plus nobles devoirs.

On n'imagine pas les Anglais sans le roi ; mais on n'imagine pas non plus les Suisses en monarchie. Chaque pays a ses raisons, les raisons de son intelligence et de ses mœurs, de ses sentiments aussi, (les raisons du cœur, car le cœur est dans tout cela, sans doute, pour quelque chose). Les Anglais puisent dans l'institution monarchique une force et une majesté incomparables ; et, de leur côté les Suisses n'ont pas tort. Ce grand pays et ce petit pays (grand lui aussi par son âme et par la noblesse de ses institutions et de ses mœurs), sont l'un et l'autre dans la vérité. Ils se sont fait chacun de la famille, dans la nation et au sommet de la nation une conception logique et conforme au génie de leur peuple.

Les Anglais eux, se sont arrangé pour avoir en même temps le roi et « l'homme », le grand homme, M. Churchill, par exemple, c'est *l'homme* arrivé au sommet de la hiérarchie politique. Le roi, *c'est une famille*. Depuis longtemps, les Anglais, ces grands réalistes, ont superposé tranquillement ces deux forces. Ils ont réussi une synthèse originale du talent (ou du génie quand il existe) et de la tradition.

Ainsi, la vérité est une et multiple. Les hommes veulent être gouvernés suivant leurs goûts et leurs penchants. Les uns accueillent et maintiennent une *élite* dans tous les domaines. Les autres ont, au contraire, tendance à tout niveler. On a vu des monarchies pédagogiques et des républiques aristocratiques.

Nous avons si souvent exposé l'originalité du cas libanais que nous pouvons écrire à notre tour en ce qui nous concerne : « chacun sa vérité ».